

# Présentation

Depuis quelques années, quand je m'arrête pour penser au Québec actuel, un mot me revient fréquemment à l'esprit : « déchirure ». Pourquoi ? C'est pour essayer de le comprendre que j'ai écrit ce livre.

On parle beaucoup aujourd'hui de « polarisation ». Le phénomène, pourtant, n'a rien de neuf : il se rattache à la modernité médiatique et démocratique comme le tronc d'un arbre s'attache à ses racines. On s'entredéchirait avec obstination et persévérance dans les journaux du XIX<sup>e</sup> siècle comme on s'entredéchire de nos jours par clavier interposé. Il serait vain de s'alarmer d'un phénomène séculaire. Mais il reste nécessaire de le connaître et d'en saisir les engrenages.

Les textes qui composent ce recueil abordent des sujets qui ne laissent personne indifférent et qui ne cessent de générer des affrontements. Ils explorent quelques-unes des polémiques qui ont marqué l'espace public québécois des dernières années. Le premier porte sur le combat que mènent les chroniqueurs du *Journal de Montréal* contre une « rectitude politique » associée aux intellectuels de gauche<sup>1</sup>. Le deuxième

---

1. Ce texte écrit à l'origine en décembre 2016 a connu une première vie sur le blogue *Littéraires après tout*. Il a cependant été réécrit,

s'intéresse à un ouvrage de Mathieu Bock-Côté et aux controverses que suscite son personnage. Le troisième revient sur une brève dispute entourant le « dogmatisme universitaire » survenue dans les pages du *Devoir* à l'hiver 2020. Le quatrième propose une lecture de l'« affaire Lieutenant-Duval » et le cinquième, enfin, offre une réflexion à la fois plus personnelle et plus théorique sur plusieurs des phénomènes mis en lumière dans les essais précédents. Les quatre premiers textes partagent une même démarche : il s'agit chaque fois de partir d'un objet empirique ou d'un ensemble délimité de discours pour le « déplier » de manière à lui faire dire ce qu'il peut révéler tant sur le fait polémique en général que sur nos sensibilités et représentations collectives.

Avoir des opinions – au sens le plus courant du mot – m'intéresse peu et celles que je me découvre me paraissent rarement assez attrayantes pour qu'il me vienne l'envie de rompre la douceur – j'allais dire la beauté – du silence. J'ai déjà parlé, ailleurs, de la « fatigue » que me fait continuellement éprouver le pullulement des opinions et des discours, guettés par un psittacisme qui prend peu de vacances<sup>2</sup>. Cette

---

mis à jour et totalement repensé. Les quatre autres essais sont entièrement inédits.

2. Alex Gagnon, *Nouvelles obscurités. Lectures du contemporain*, Montréal, Del Busso éditeur, 2017, p. 109 et suivantes.

fatigue dure toujours : je vis avec l'impression à peu près constante que trop de gens disent trop souvent ce qu'ils pensent de trop de choses. Je n'en guéris pas (j'aime y voir, mais peut-être à tort, une preuve de santé mentale) et j'ai même le sentiment que les choses empirent : bref, ce n'est pas pour ajouter une couche au mille-feuilles de l'indignation et de la clameur publiques que j'ai conçu ce recueil d'essais.

Ce livre n'est pas un plaidoyer, ni d'ailleurs un réquisitoire ; la perspective qu'il adopte est surtout descriptive. Le philosophe allemand du xix<sup>e</sup> siècle Arthur Schopenhauer ne comprendrait probablement rien aux polémiques québécoises de l'année 2020, mais il discernerait dans ce livre un prolongement de sa réflexion sur la « dialectique éristique », cette « science des procédés par lesquels les hommes manifestent [une] confiance en leurs opinions », cette étude de l'« escrime intellectuelle », des affrontements discursifs entre des interlocuteurs convaincus et qui cherchent moins à s'approcher du vrai qu'à dominer l'adversaire « dans le but d'avoir raison dans une controverse<sup>3</sup> ».

En un mot, cet ouvrage est d'abord un livre d'analyse du discours. Décrire des procédés, déceler des mécanismes, repérer des logiques argumentatives,

---

3. Arthur Schopenhauer, *L'art d'avoir toujours raison. Dialectique éristique*, Paris, Hades éditions, 2015 [1864], p. 10 et p. 22.

restituer les rouages du conflit, bref faire de la vie discursive un *objet* : il cherche à retracer le déroulement de la joute langagière et le jeu des positions et des oppositions qui la constitue. Il n'entend pas réfuter ou soutenir les discours qui se battent et qui débattent, mais il tente de comprendre la dynamique conflictuelle qui les anime. Pour parler un langage technique, il relève du « métadiscours » : c'est un discours sur les discours.

On me permettra de filer une métaphore : en écrivant les essais qui suivent, j'ai eu l'intention d'adopter le point de vue d'un observateur qui, voyant naître et se dérouler un conflit entre diverses armées, se glisserait dans la mêlée pour mieux appréhender l'événement. Son but premier n'est pas de contribuer aux combats, ni d'appuyer l'un des camps pour l'aider à défaire son ennemi. Il souhaite plutôt essayer de comprendre l'affrontement lui-même. Il n'a pas à juger la valeur morale des raisons et des causes au nom desquelles chacune des armées déploie son artillerie. Mais il doit s'efforcer de reconstituer les stratégies militaires et le mouvement des troupes ; d'évaluer la nature, l'attitude et l'équilibre des forces en présence ; de mesurer la taille et la puissance des armes, de comparer l'agilité des combattants, d'estimer le rendement des salves, de scruter la composition des armures, de déchiffrer les cris de ralliement, de surprendre les

coups bas ou les manœuvres déloyales. Il n'hésite pas – quand il sent poindre le désespoir – à faire sentir sa présence et à formuler parfois quelques commentaires critiques, mais ceux-ci s'appuient sur l'examen et portent plus sur la *manière* des belligérants, sur la nature et l'effet des coups qu'ils échangent que sur les croyances ou les idées qu'ils défendent. Il sait que sa présence elle-même et que les observations qu'il produit interfèrent dans les batailles qu'il observe, mais il sait aussi que cette interférence – impact collatéral de toute quête de compréhension – n'invalide pas la valeur ni la pertinence de ses observations.

Objectivité? Neutralité? Relisez: ce n'est pas ce que je dis et ces mots n'apparaissent pas ici. Leur maniement est trop périlleux et leurs acceptions, trop nombreuses: on ne peut les sortir qu'avec la rigueur d'un gendarme escortant de mille précautions un malfaiteur en permission. La neutralité, en son sens le plus radical, le plus profond, est une chose irréalisable qu'il ne faut pas confondre avec l'observation distante. Toute observation, participante ou non, suppose un point de vue, c'est-à-dire un lieu à partir duquel le réel peut être observé, et qui fait que telle chose devient l'objet du regard, et que telle autre est épargnée. Mais c'est aussi le geste même du regard qui est en cause. Je veux dire par là qu'en choisissant d'observer – pendant que d'autres décident d'agir –,

l'observateur fait le choix d'une attitude sociale : observer est une manière parmi d'autres possibles (ignorer, se taire, donner son opinion, dénoncer, etc.) de réagir à ce que lui offre le monde auquel il est condamné à participer. Si j'avais le sens du drame, j'oserais dire que la neutralité absolue n'existe que dans la mort. Faire du discours un objet pour le donner à scruter et à disséquer, c'est interrompre le jeu des adhésions et déranger momentanément son efficacité. C'est *faire* quelque chose, c'est intervenir – et c'est l'acte qu'il m'a paru nécessaire de poser. Ce livre prend parti, mais son parti est celui de la mise à distance.

Les essais qui suivent ont deux objectifs. Le premier est simple : améliorer – modestement – notre compréhension du phénomène polémique et du Québec contemporain. Le second découle du premier, mais il s'agit plutôt d'un souhait, et d'un souhait dont je mesure parfaitement le caractère irréaliste : j'aimerais que cet essai ait pour effet de défaire l'« automatisation » de nos attitudes argumentatives ; je voudrais qu'après l'avoir lu ceux et celles qui l'auront traversé ne puissent plus exactement débattre de la même façon, quelle que soit leur position politique ou idéologique.

Une précision s'impose : ce livre n'est pas un ouvrage scientifique. L'analyse qu'on y trouvera n'en respecte pas tous les protocoles ; elle n'en a pas non

plus le caractère systématique. Sans en reprendre la forme, elle en conserve cependant l'esprit. Il s'agit bien d'un essai : la liberté du ton et de la voix y est mise au service d'une réflexion qui procède par explorations diverses, suivant un itinéraire souple. Mais ce sont les études littéraires, l'analyse du discours et les sciences sociales qui fournissent en permanence à cette exploration ses repères et ses outils.

Dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, le sociologue Pierre Bourdieu énonce une observation qui m'a longtemps bouleversé. Elle m'interpelle encore : « il y a beaucoup d'intellectuels qui mettent en question le monde ; il y a très peu d'intellectuels qui mettent en question le monde intellectuel<sup>4</sup> ». L'expression « mettre en question » serait ici beaucoup trop forte, mais il y a dans les essais qui composent ce livre quelque chose de cette réflexivité, quelque chose de cette autocritique de l'intellectuel qui cherche à regarder à distance l'univers social dont il est le produit, pour essayer d'éclairer un peu les logiques et les luttes dans lesquelles il est pris et qui pèsent de tout leur poids sur sa propre vie.

\* \* \*

---

4. Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2004, p. 37.

Ce recueil reprend à sa manière, mais de façon plus radicale et à partir de nouveaux objets, le programme que je m'assignais dans mes *Nouvelles obscurités*, publiées en 2017 : lire et déchiffrer la société qui m'est contemporaine et qui évolue devant mes yeux, mais en m'efforçant d'adopter sur elle un regard distant, en essayant de me rendre en quelque sorte « étranger » à mon propre monde pour qu'il m'apparaisse comme une société autre, pour restaurer cet étonnement que nous cessons vite de ressentir devant les mouvements et l'imaginaire de la collectivité dans laquelle nous sommes plongés.

Des « obscurités », des « déchirures » : on voit tout de suite – c'est évident – que l'optimisme est l'état naturel de l'essayiste que je suis. On pourrait s'en inquiéter. Mais je garderai pour mes vieux jours mon auto-analyse.

Le principe qui guide cette lecture « distante » du monde contemporain est la curiosité, la disponibilité de l'esprit. Lire le monde social en posant des questions, non en assénant des réponses. S'arracher au confort de la certitude idéologique pour adopter une attitude analytique et méditative. Chercher à déceler, dans les mots que notre société utilise pour se penser et s'« extérioriser » dans le langage, un peu de ce qui définit et caractérise l'époque dans laquelle nous n'avons pas choisi d'apparaître, mais que nous contri-



buons à modeler. Aborder le Québec actuel en me demandant non pas «Quelle cause je veux défendre?», mais plutôt «Quels objets, quels discours il me paraît nécessaire de décrire et de comprendre?»

Je laisserai le dernier mot à Marc Bloch. Car l'une des mises en garde qu'il adresse aux historiens capte l'essence de ce que signifie pour moi la curiosité: «Par malheur, à force de juger, on finit, presque fatalement, par perdre jusqu'au goût d'expliquer<sup>5</sup>.»

Septembre 2022

---

5. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien*, Paris, Dunod, coll. «Ekho», 2020 [1949], p. 199.